

DENIS MONETTE

Pardonnez-nous,
Seigneur

roman



Les Éditions
LOGIQUES

Prologue

Un couple sur le déclin de leur vie ; elle, malade, le Parkinson encore léger, mais la canne pour ses déplacements, lui, le cœur, opéré pour quatre pontages huit ans plus tôt, il survit avec des pilules et des tuteurs qu'on lui installe quand l'angine refait surface. Leurs trois enfants ne vivent plus avec eux, ils ont quitté le toit familial depuis longtemps. Leur fils Marc, cinquante-six ans, leur fille, Renée, cinquante-quatre ans et la plus jeune, Sophie, quarante-sept ans, mènent leur vie chacun de leur côté depuis belle lurette. Jules et Francine ont aussi six petits-enfants devenus grands, qu'ils ne voient pas souvent.

— C'est ingrat des petits-enfants, tu ne trouves pas, Francine ? Après tout ce qu'on a fait pour eux...

— Oui, je sais, mais ils ont leur vie...

— Dont on fait partie, Francine ! Nous, à leur âge, souviens-toi, nous partagions la nôtre avec mon seul grand-père que nous allions visiter chaque semaine au centre qui l'hébergeait. Et ta grand-mère, celle qui avait encore son petit logement... Nous allions chez elle régulièrement, tu lui

apportais des fleurs sauvages cueillies dans un champ pas loin de chez toi. Elle était si fière de les mettre dans un vase et de nous embrasser pour le geste. Nous n'avons même pas cela de nos petits-enfants. Faut dire que les cœurs de maintenant ne sont pas ceux d'antan. Non pas que ce ne sont pas de bons petits-enfants, mais pour la tendresse et la gratitude il va falloir se lever de bonne heure.

— L'important, c'est que nos enfants soient encore là pour nous. Marc appelle chaque soir pour prendre de nos nouvelles.

— Oui, cinq minutes au bout du fil avec moi, aucune question, juste une vérification. Mais avec toi ça peut durer trente minutes. On sait bien, sa mère, celui-là...

— Tu t'es levé du mauvais pied, ce matin, Jules ?

— Ça arrive. Il ne faut pas que je songe trop. Surtout quand la réalité m'assomme et brise mon humeur...

— Allons, calme-toi, ménage ton cœur, pense à ta pression et souviens-toi plutôt de nos jours plus difficiles alors que nous avons vingt ans, sans le sou, avec juste de l'amour à se donner l'un l'autre.

— C'était ça, le bonheur, Francine, juste de l'amour et de l'espoir. Nous souhaitions des enfants le plus tôt possible. Moi plus que toi qui venais d'une famille nombreuse. Et nous les avons eus, ces enfants.

— Moi, je me souviens de ce grand jour de mai, au pied de l'autel, alors que nous échangeons nos vœux. Tu étais tellement beau, mais tu avais l'air si sérieux.

— Bien sûr, ce n'était pas une plaisanterie, le mariage. Je ne te l'ai jamais dit, mais la veille, j'ai failli reculer tellement j'étais mal à l'aise de rencontrer tous les invités. J'avais dit

à ma mère : « Je ne devrais pas me marier demain, je suis anxieux, ça ne file pas, je tremble... » Et au lieu de compatir avec moi, elle m'avait répondu :

— Trop tard, mon gars, les cadeaux de nocés sont tous arrivés !

Francine se permit un sourire pour lui rétorquer :

— Tu ne m'avais jamais dit cela. Pourquoi ? Avais-tu peur que je t'en veuille pour ce recul soudain ?

— Qui sait ? Peut-être que oui.

— Mais non, j'ai hésité moi aussi, mais pas la veille, deux semaines auparavant. Je craignais de faire un faux pas, tu n'étais pas assez mature. D'autres filles te faisaient de l'œil et tu ne les ignorais pas. J'avais peur qu'après...

— Oublions ces mauvais moments que nous ne nous sommes jamais avoués et passons plutôt aux joies de ce grand jour où tu étais si belle, si timide dans ta robe blanche, les yeux rivés sur le curé qui bénissait notre union. Francine Vadnet, la deuxième de la famille, qui prenait enfin mari pour se délivrer des autres enfants dont elle était la seconde mère.

— Je n'ai pas quitté le toit pour cela, Jules, je l'ai fait parce que je t'aimais. Parce que je t'aime encore...

Le vieil époux se pencha vers elle et, avec un sourire, tout en lui caressant la nuque, ajouta :

— Moi aussi, Francine, mais d'une autre manière, avec une affection profonde et non d'un amour que je ne t'ai pas avoué souvent. Toi non plus. D'ailleurs, nous n'étions pas portés sur les déclarations spontanées. De la réserve, de la timidité, je ne sais trop, mais tu te reprenais dans les cartes de souhaits que tu m'offrais. Pleines de mots d'amour,

celles-là ! Et moi, m'arrivait-il de t'en faire l'aveu de temps à autre en soulignant, comme toi, des mots imprimés ? Il me semble que oui...

— Oui, lorsque tu te sentais en faute, que tu avais des remords, je ne sais trop de quoi... Comme pour te faire pardonner où tu étais sorti la veille quand tu me disais être allé au cinéma. Tu ne te souvenais pas du film que tu avais vu. Faut dire qu'avec un verre de trop dans le nez chaque fois... Et tu me croyais idiote, aller aux vues seul, alors que j'aurais pu t'accompagner.

— Ne reviens pas sur un parcours dont je ne me souviens plus, ce serait maladroit, nous sommes trop âgés pour ces détails saugrenus.

— Détails que je n'ai pas oubliés, Jules. Je suis rancunière, j'ai encore en mémoire la femme divorcée qui te courait après. Celle que tu trouvais si belle, celle qui te faisait penser à Jeanne Moreau dont tu aimais l'allure. Celle...

— Voyons, j'avais trente ans ! C'était une voisine à qui je n'avais jamais parlé ! Et puis, passons à autre chose si tu veux bien.

Francine n'alla pas plus loin et Jules effaça ces détails malencontreux de ses pensées, en lui disant :

— Te souviens-tu comme nous avons ri du cadeau de noces de ma tante Lisette ? Un poisson de plâtre sur une plaque de bois ! Tu n'as jamais voulu l'accrocher dans la maison et il a fini dans une vente aux enchères pour les œuvres de la paroisse.

— Oui, je m'en rappelle, répondit-elle avec un sourire, ta tante Lisette était radine. C'était notoire, tous ses cadeaux venaient de ceux qu'elle avait reçus ou gagnés au bingo. Elle

les gardait pour les noces et les fêtes où elle était invitée. Ma sœur Nicole, pour son anniversaire, avait reçu de sa part un grille-pain usagé, il y avait encore des miettes au fond. Remarque que nous aurions pu hériter de sa planche à repasser !

Jules éclata de rire, se rapprocha de sa femme et répliqua :

— Ce qui nous aurait tout de même été utile. Mais revenons à ce beau 27 mai 1961, alors que nous étions au début de la vingtaine tous les deux, et qu’au sortir de l’église, après la photo de groupe et un petit lunch chez ma mère, ton cousin Gilles nous avait conduits jusqu’à une auberge de Saint-Donat, lieu pas lointain de notre voyage de noces. Ce n’était pas mangeable à cet endroit. La propriétaire cuisinait comme un pied ! Son pâté chinois était sec avec son blé d’Inde en boîte pas crémeux et réchauffé. On a sûrement perdu du poids...

— Sans doute, mais à soixante-cinq dollars la semaine pour deux, il ne fallait pas trop en demander. Nous étions seuls dans cette petite auberge, à part un vieux monsieur en convalescence. Nous étions là pour nous aimer, Jules, pour commencer une vie à deux. Et c’est tout juste si nous avons le montant exigé à lui remettre. Ma mère m’avait même glissé un dix piastres dans ma sacoche pour que je rapporte des souvenirs. Mais d’où ? Nous avons marché jusqu’au village afin de lui trouver un mouchoir de soie et acheter deux cendriers pour mon père et le tien, sans oublier le plateau à bonbons pour ta mère. Mais nous avons pu, au moins, être seuls, loin de la petite fête dans ta famille, loin du vacarme. Moi, encore timide devant les invités de ton côté, toi, de plus en plus à l’aise avec la bière et le vin. Tu avais passé une

nuit blanche pour rien. Tu avais oublié que la boisson t'enlevait toute retenue et, par conséquent, toute anxiété. Ah ! comme tu étais jeune, mon cher mari ! Moi, plus soucieuse, plus sérieuse, je pensais à mes petits frères que je laissais aux bons soins de ma mère. Et ça me faisait de la peine, ils comptaient tellement sur moi pour leurs devoirs, leurs chemises propres. Moi, l'institutrice de la famille...

— Oui ! Pis, la servante aussi ! Tu faisais tout pour eux, c'en était déplorable. C'est toi qui les élevais, ces petits morveux ! Durant ce temps, ta mère en attendait un autre qui allait s'ajouter à ta pouponnière. Heureusement qu'il n'a pas survécu, celui-là. J'ai tout vu ça, tu sais, on s'est fréquentés pendant quatre ans avant de se marier.

— Ne dis pas « heureusement » pour le petit qui n'a pas survécu, Jules, il aurait mérité de vivre comme les autres. Moi, je ne regrette rien. Je les ai aimés, mes frères et sœurs, et mes parents me traitaient en adulte, j'avais des permissions...

— Quelles permissions ? Tu ne sortais jamais de la maison. Encore heureux que je t'aie entrevue pour t'inviter à prendre un soda au restaurant du coin. Personne dans la paroisse ne savait que tu existais...

— Toi, tu l'as su, et c'est ce qui m'a comblée. J'attendais que l'homme que j'aimerais m'offre son plus beau sourire.

— Revenons au jour de nos noces, si tu veux bien, ça fait presque cinquante-sept ans, Francine, t'en rends-tu compte ?

— Non, parce que je ne calcule jamais mes années de bonheur.

— Et les autres ?

— Je les ai effacées de ma mémoire.

— On ne dirait pas, avec tout ce que tu m'as sorti tantôt. Ne disais-tu pas être rancunière ?

— Qu'envers tes conquêtes, Jules. Envers celles qui te faisaient des avances, ce qui te plaisait. Une ou deux ont échappé à ma vigilance, mais non à mon intuition. Permets-moi de ne pas te les nommer.

— Bah, je ne m'en souviendrais même pas, il y en avait à l'école, d'autres sur ma rue un peu plus tard... Des sornettes que tout ça ! Je m'en souviens à peine.

— Oui, je sais, la mémoire est une faculté qui oublie. Surtout quand on se sert de ces petits trous ici et là, pour se faire croire qu'on ne se rappelle plus de rien. J'ai pourtant souvent pleuré... Je n'étais qu'à toi, moi...

— On sait bien, avec ton rôle de servante, tu ne sortais jamais de la maison ! Et puis, non ! Pas aujourd'hui de tels propos, je t'en prie. Pas à quelques jours d'un anniversaire de mariage que nos enfants vont souligner avec des cartes remplies de bons vœux.

— Et peut-être un petit cadeau pour les accompagner. Ils ont tellement le cœur sur la main...

— Qu'ils échappent de temps à autre. Une carte, ça ne coûte pas cher, un timbre encore moins. Je m'attendrais à plus de leur part. Tu te contentes d'un rien.

— C'est la pensée qui compte, Jules.

— Non, c'est la reconnaissance, Francine, et pour ça... J'aime mieux ne pas parler.

— Il pleuvait le jour de notre mariage, n'est-ce pas ?

— Non... c'était plutôt ensoleillé.

— Non, il pleuvait, Jules. Et à torrents. Dans mon cœur, du moins.

— Pourquoi ? Tu étais triste ?

— C'est comme si j'appréhendais la suite, le lendemain et les jours suivants, alors que voile et robe de mariée accrochés sur un cintre, tu allais me regarder d'une autre manière. Tu étais si esthète... Je savais qu'on allait être bien ensemble, mais heureux ? J'avais des doutes. Je connaissais les garçons, j'en avais trente dans ma classe lorsque j'enseignais et je venais d'en élever deux chez ma mère.

— J'étais loin d'être comme eux, j'étais plus instruit, bien parti dans la vie.

— Ce qui reste à voir, mes frères faisaient plus d'argent que toi dans des métiers secondaires. Toi, petit fonctionnaire...

— À ce moment-là, mais après ?

— Pas beaucoup plus grand... Fonctionnaire au même poste ou presque toute ta vie.

— As-tu manqué de quoi que ce soit, Francine ? J'ai quand même acheté une maison.

— Avec nos deux salaires réunis, Jules. Ce que je veux dire, c'est que l'ambition n'était pas ton fort, tu ne tentais pas d'obtenir un poste plus élevé, tu fuyais les promotions, tu étais collé sur ta chaise de précepteur, tu ne bougeais pas de là.

— Et toi, tu es devenue directrice d'école, je suppose ?

— Non, parce que je suis devenue mère, Jules. Trois fois ! Autrement...

— Dans mon cas, ce n'est pas ma faute si j'ai fait patate avec la biscuiterie que mon père m'avait achetée. Je n'étais pas à ma place, je n'aimais pas la vente au détail. Surtout les biscuits ! J'avais honte du titre que je portais. J'ai préféré

fermer que de moisir dans les Whippets et les biscuits Village...

— Tu y gagnais bien ta vie, Jules. Tu avais une bonne clientèle et tu n'as pas hésité à fermer les portes de ton commerce. Tu aurais pu vendre, non ? Pas même homme d'affaires. Tu voulais la chemise blanche et la cravate. C'est ton père qui avait réussi à s'en départir, mais à perte évidemment.

— Qu'en sais-tu ? Tu étais à peine dans ma vie, j'étais un adolescent...

— Mon cousin Gilles me parlait de toi, il avait fini sa neuvième année à la même école que toi. Deux semaines plus tard, tu m'invitais au cinéma, mais pas n'importe lequel, le plus gros et le plus cher de la rue Sainte-Catherine. Dans une loge en plus, à 1,75 \$ le prix d'entrée ! Alors que celui du quartier aurait fait l'affaire. Tu voulais m'impressionner avec, dans tes poches, à peine de quoi payer les deux billets. Il en a toujours été ainsi par la suite. Surtout avec les autres...

— Quels autres ?

— Ne me fais pas préciser, tu sais ce que je veux dire. Pas « quels » autres, Jules, « quelles » autres ! Des blondes de préférence, alors que j'étais brune. Des filles maquillées à outrance !

— Tu crois que c'est le moment pour me dire tout ça, Francine ? Nous parlions du beau jour de notre mariage en regardant une des jolies photos à l'église.

— Oui, mais il y a eu des filles avant et après ce jour-là, Jules. Des mois, des années. J'ai laissé le temps les effacer...

— Oui, avec rancune et sans succès, à ce que je vois.

Sur ces mots, Jules se retira dans le boudoir et, restée seule, Francine s'en voulait d'avoir gâché ce tête-à-tête.

S'emparant de son mouchoir, elle pleura doucement. Son mari sortait à peine de l'hôpital où on l'avait encore opéré pour des artères bloquées et, affaibli par ces reproches, il avait senti son anxiété surgir pour le conduire jusqu'à son fauteuil gris où, affaissé, il tentait de retrouver son souffle à travers son angine.

Il se souvenait de son jeune temps où, habitant un logement de la rue Jeanne-Mance, Francine avait eu leur premier enfant. Puis, dans un autre logis plus grand, sur la rue Louisbourg, où leur deuxième enfant était né. Enfin, avec leurs économies réunies, ils avaient pu acheter leur joli bungalow à Laval, sur le boulevard des Prairies, où la benjamine de leur famille avait vu le jour. Une maison que Jules Drouais avait rénovée de ses mains pour qu'elle plaise à Francine, et qu'ils avaient habitée tout au long de ces années pour y être encore à leur âge avancé. Jules n'avait jamais voulu vendre, malgré plusieurs offres reçues, et Francine, qui avait enseigné dans les écoles avoisinantes, s'y sentait également très attachée. Elle avait vu les centres d'achats surgir un peu partout et, comme elle conduisait la voiture de son mari, s'y rendait les fins de semaine, sans lui, pour faire du lèche-vitrines et revenir avec quelques emplettes. Dès sa retraite d'institutrice arrivée, elle utilisa une partie de ses économies pour acquérir une voiture bien à elle, une Mazda beige achetée chez le concessionnaire de Laval. Ce qui permit à Jules de garder la sienne pour lui, encore au travail pour une ou deux années avant sa soixantaine. Libéré du boulot à son tour, il avait conclu avec sa femme de vendre sa vieille Ford et de ne conserver

que la Mazda dont il couvrirait les frais chaque année. En lui disant un soir :

— Je ne suis pas sorteux, tu le sais, et quand nous aurons à nous rendre chez les enfants, ce sera ensemble, donc dans ta voiture que l'un de nous deux conduira. Pour les courses hebdomadaires, j'irai parfois avec toi pour sortir un peu, ou je t'attendrai à la maison pour rentrer les sacs d'épicerie. Tu verras, Francine, nous aurons une belle vieillesse ensemble.

— Tu devrais plutôt dire une belle retraite. Nous sommes encore trop jeunes tous les deux pour parler de vieillesse.

— Oui, mais ça passe si vite, on n'a pas le temps de compter les années que...

— Arrête ! Ça me déprime, ce sujet-là ! À chaque jour suffit sa peine ! Je préfère me pencher sur le passé que d'imaginer ce que nous réservent les prochaines années.

— Ouais...

Il n'avait rien répliqué, se contentant de mettre leur chat Tutti dehors. Depuis le temps qu'avec patience le pauvre animal rôdait autour de la porte. Puis, écrasé dans son fauteuil préféré avec le journal du matin entre les mains, il fit mine de lire sans toutefois le faire et, les yeux mi-clos, il revoyait avec un petit remords par-ci par-là ces années que sa femme avait tant aimées. Dans sa tête aux cheveux blancs, il revisitait sa courte aventure avec une patineuse de fantaisie, membre des Ice Capades, qu'il avait réussi à séduire et à rendre amoureuse de lui, alors que Francine allait accoucher de leur premier enfant. Une jolie blonde de vingt ans, de son âge ou presque, prénommée Monique, voisine d'un partenaire de quilles, qu'il avait invitée au cinéma en se gardant

bien de lui avouer qu'il était marié. À son propre insu, sans l'avoir cherché, il était tombé amoureux d'elle aussi. Leurs baisers faisaient foi de leur intérêt l'un pour l'autre, et ce, jusqu'au jour où le complice avouait à sa voisine que Jules était marié et dans l'attente de son premier enfant. Choquée et peinée à la fois, la patineuse lui écrivit pour lui dire que c'était fini entre eux. Sans pour autant le matraquer, en restant digne et bien élevée. Sans le qualifier de menteur ou de goujat, en lui disant juste qu'elle avait appris la vérité sur lui et que son avenir n'allait pas se bâtir avec un homme marié. C'est cette décence à son endroit qui fit le plus mal à Jules. Plus que si elle l'avait giflé ou traité d'hypocrite, de salaud, de... Non, elle avait préféré rompre sans éclats et, défait parce qu'il l'aimait, Jules n'insista pas, mais mit un certain temps à la sortir de son cœur, bref, à l'oublier ou presque.

Il se souvenait aussi de Suzanne, alors qu'il avait trente ans, une jolie brunette, caissière au restaurant où les fonctionnaires allaient dîner. Séparée depuis peu de son conjoint, sans enfants, il était évident que Suzanne cherchait à remeubler sa vie. Et peu lui importait si le prétendant était marié, pourvu que ce soit discret. Il tomba dans le piège, mais ne fit pas long feu avec cette trop ardente compagne. Sentant que ça devenait sérieux de la part de la jeune femme, peu amoureux d'elle, encore ancré dans le souvenir de Monique, il rompit avec elle avant que leurs fréquentations deviennent conséquentes. Et il avait eu le culot de lui avouer que la relation n'était qu'à sens unique, qu'il n'éprouvait pas pour elle ce qu'elle ressentait pour lui... Humiliée, elle l'avait traité de tous les noms, mais n'avait pas failli à leur pacte de discrétion. Elle ne chercha pas à se venger, loin de là, et elle ne

mit pas grand temps pour le remplacer. Suzanne, plus que jolie, avait le charme voulu pour faire tomber un autre « joli moineau » dans son nid.

Le fonctionnaire, plus sage en prenant de l'âge, n'eut qu'un troisième coup de foudre. La sœur de son meilleur ami au travail, une secrétaire juridique de vingt-six ans, alors qu'il en avait presque cinquante. Dorothée, plus ou moins jolie, avait conquis le cœur de Jules par sa gentillesse extrême. Raffinée, instruite, amante de grande musique, elle lui fit vite oublier les succès américains en l'entraînant à l'opéra voir *La Traviata*. Avec elle, il découvrait une vie nouvelle, un autre univers, mais l'idylle n'alla pas loin. L'ami en question, voulant prévenir sa sœur que Jules était marié et père de trois enfants, se fit remettre à sa place par Dorothée qui ne jurait que par son amant. Dépité, le grand frère protecteur s'adressa à Jules lui-même pour le mettre en garde et lui intimer l'ordre de quitter sa jeune sœur, sinon, sa femme apprendrait leur histoire. Et c'est cette crainte de mettre son mariage en péril qui poussa Jules à rompre avec Dorothée, sans lui dire que son frère était en cause avec sa menace. Il invoqua plutôt le fait que sa femme désirait d'autres enfants et qu'il comptait lui revenir et n'être qu'à elle. Elle pleura, bien entendu, et lors de leur dernière rencontre à l'hôtel Mont-Royal, quitta le hall sans lui laisser plus de temps pour s'expliquer. Elle tourna les talons, comme on dit, et ne revit plus son amant d'une courte mais belle histoire. Jules retrouva sa paix intérieure, encore chanceux que le grand frère, qui n'était plus son ami, ne l'ait pas dénoncé à sa douce moitié. Très près de sa femme depuis ce jour, un petit

flirt de temps en temps avec une collègue du fonctionnariat, ça n'allait guère plus loin qu'une invitation à dîner, parfois un baiser sur la joue, parfois rien. Juste pour se prouver qu'il pouvait encore plaire. Car celle qu'il aimait était Francine, sa femme de tant d'années déjà, la mère de ses enfants, sa chère compagne de vie. Celle qui aimait tant regarder des photos souvenirs, parler du passé... Ce qu'il tentait le plus souvent d'éviter. Et ce n'était sûrement pas à son âge avancé qu'il allait maintenant lui avouer ces quelques... menus péchés !

Francine s'approcha de Jules, ramassa le journal qui avait glissé de ses mains pour échouer sur le plancher, et le réveilla tout doucement, lui qui somnolait à peine, en lui disant :

— Marc vient de téléphoner. Il veut nous inviter à célébrer notre anniversaire de mariage chez lui samedi.

— Ah non, pas là ! Je voulais qu'on fête à deux seulement.

— On aura bien le temps de se reprendre, mais pourquoi pas là ?

— Je n'ai rien contre notre fils, tu le sais, mais elle...

— Tu parles de Johanne ? Voyons, Jules, c'est notre bru ! Moi, je m'entends bien avec elle.

— Oui, toi, tu t'entends avec tout le monde, ce qui n'est pas mon cas.

— Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Ça fait si longtemps qu'elle est dans la famille.

— Oui, je sais, mais je ne l'aime pas. Et ce n'est pas d'hier.

— Pourquoi ?

— Le courant n’a jamais passé entre nous. Ça ne s’explique pas.

— Elle semble t’aimer, pourtant...

— Pas moi, Francine, mais j’irai pour te faire plaisir et ne rien gâcher. Préviens Marc, par contre, de n’inviter personne d’autre, je ne voudrais pas partager cette journée avec des membres de ta parenté. Tu comprends ?

— Désolée, mais ils ont invité Mariette, elle est toujours seule, elle était si contente.

— La vieille fille ? Ça ne me dérange pas qu’elle soit là, Francine, elle ne ferait pas de mal à une mouche, celle-là.

— Ne l’appelle pas comme ça, Jules, ce terme ne s’emploie plus de nos jours pour qualifier les femmes célibataires. C’est quand même ma sœur.

— Bon, ça va, je vais me retenir, mais ça ne va pas être facile, ça fait cinquante ans qu’on la désigne comme la vieille fille. Mais je vais faire attention, je te le promets.

— Ce n’est pas de sa faute si elle n’a jamais trouvé un homme pour l’épouser quand elle était jeune.

— Elle n’a même pas cherché à en rencontrer un, Francine, et je me demande bien pourquoi !

Le souper de leur anniversaire se déroula tout de même assez bien. La table était ornée d’un bouquet de fleurs pour l’occasion et Johanne avait cuisiné un bon rôti de bœuf que son beau-père aimait tant, ainsi qu’un gâteau au chocolat pour plaire à belle-maman qui avait la dent sucrée. Marc avait acheté une robe de chambre pour son père, et ce dernier, la déballant, lui avait dit :

— J’en ai une, Marc, pourquoi une autre ?

— Parce que celle que tu as date d’au moins vingt-cinq ans. Ça va pour la maison, mais pour tes multiples séjours à l’hôpital, celle-là sera plus de mise, papa, plus à ton image devant les gens.

— Ouais, si tu le dis... C’est vrai que l’autre commence à avoir de la barbe...

Les enfants devenus plus que grands éclatèrent de rire à cette remarque et Johanne poursuivit en offrant à sa belle-mère un joli sac à main pratique avec plusieurs compartiments. Ce que madame Drouais apprécia vivement.

— Enfin un sac à main que je pourrai passer en bandoulière et sans risquer de me le faire voler. Et quelle jolie teinte que ce mauve tirant sur le violet ! Un joli complément pour mon manteau de drap noir. Très gentil à vous deux, je l’apprécie beaucoup.

Leurs trois petits-enfants, Luc et son épouse, Karine et Marie-Ève, s’étaient réunis pour leur offrir quelques films récents pour leur lecteur DVD, ainsi que des albums de compilations des chansons d’Aznavour, Piaf et Brel, que tous deux adulaient. Histoire de meubler la conversation, Jules leur demanda :

— Dites donc, les filles, dans la trentaine toutes les deux et aucune de mariée ? Que se passe-t-il ?

— Elles cherchent, grand-père, mais elles ne trouvent pas ! s’écria Luc. Les filles d’aujourd’hui ne sont plus comme grand-mère et comme maman, elles sont bosseuses, féministes, peu coquettes, mais pressées de se marier juste pour avoir des enfants !

— Ce qui n’a pas été mon cas, de rouspéter son épouse. Et Karine d’ajouter :

— Même à cela, les gars de trente ans sont bien entre chums. Ils veulent des filles pour un soir, pas pour s'engager. Et ils sont pires que des gamins de quinze ans, peu matures, fous de leur voiture et des sports, de leurs jeux vidéo, en jeans tout le temps, leur cellulaire dans une main... J'aime mieux passer mon tour ! Quoique Marie-Ève semble avoir trouvé, elle !

— C'est vrai, ma douce ? insiste le grand-père.

— Oui, j'ai rencontré un bon gars de mon âge et pas comme Karine les décrit. Je pense être tombée sur une vieille âme. Il n'est pas du genre à avoir sans cesse son cellulaire à la main. On va au cinéma, on assiste à des pièces de théâtre aussi. Il est très cultivé, il est enseignant comme grand-mère l'a été.

— S'il est comme ta grand-mère, ça te fera un bon parti, les enseignants ont beaucoup de classe et sont très généreux envers les autres. Prends-en bien soin de ce prétendant, et si ça va plus loin n'oublie pas de nous inviter à vos noces, ma puce.

Puis se tournant vers Mariette, la célibataire qu'on avait négligée jusque-là, Jules lui demanda :

— Rien à dire, toi ? Tu ne fais qu'écouter les autres ?

— Oui, c'est ainsi qu'on apprend ce qui se passe en dehors de soi-même.

— La santé, ça va ?

— Assez bien, à part mon hypertension que je contrôle avec un comprimé. Mais rien de sérieux, je sors si peu. Surtout l'hiver avec la flambée des rhumes et des gripes. Je garde toujours une bouteille de sirop Lambert à la maison.

Voyant que la conversation n'irait pas plus loin avec la « vieille fille » septuagénaire, Jules se tourna vers sa femme pour lui faire signe qu'il était temps de partir. Francine ne se fit pas prier et Marc ne les retint pas, sachant que son père ne se couchait jamais tard après la digestion de son souper. En cours de route, après avoir déposé Mariette à la résidence, Francine demanda à Jules qui conduisait :

— Tu vois ? Ça s'est très bien passé avec Johanne ! Elle a tout fait pour que notre anniversaire soit réussi. Tu as de meilleurs sentiments maintenant ?

— Elle a ses qualités, c'est vrai. Marc et elle forment un bon ménage, elle cuisine bien, elle est avenante, mais le courant ne passe pas. J'ai toujours hâte de partir de chez elle.

— C'est une idée fixe, de l'enfantillage. Pas très sérieux de ta part...

— Tant pis ! J'aime mieux accuser certains torts que de virer mon capot de bord !

Pardonnez-nous, Seigneur

Francine et Jules, retraités tous les deux, s'habituent à vivre ensemble avec les hauts et les bas que cela comporte. Parents de trois enfants, Marc, Renée et Sophie, ils sont également les grands-parents de six petits-enfants, garçons et filles devenus grands, avec chacun leur façon de vivre que Jules, grand-père bourru et intolérant, accepte peu souvent.

Francine a aussi deux sœurs, Nicole et Mariette, l'une excentrique, l'autre effacée, alors que Jules n'a qu'un frère, Claude dit Baquet, qu'il ne fréquente plus.

Et pourquoi ce cri du cœur au Seigneur ?

Un roman qui vous permettra d'entrer dans l'intimité des familles Drouais et Vadnet qui, au fil des pages, risque de ressembler à la vôtre. De l'amour, de la haine, du mépris, de la tendresse... Une gamme de sentiments bons ou mauvais qui se joue entre ces personnages troublants que l'auteur a si bien su mettre en scène.

Pardonnez-nous, Seigneur, un roman comme il ne s'en fait plus !

Natif de Montréal, Denis Monette est l'un des écrivains les plus en vue du Québec. Véritable maître des best-sellers, il a vendu à ce jour plus d'un million de livres à travers le Québec et toute la francophonie. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, sans oublier son autobiographie, on ne peut qu'être touché par sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix et hommages, auteur émérite quoique discret, ses écrits vont droit au cœur. *Pardonnez-nous, Seigneur* est son vingt-neuvième ouvrage.

